ACADÉMIE DE MÉDECINE

ÉLOGE

DE

FONSSAGRIVES

PAR

M. ROCHARD

Lecture faite à l'Académie de Médecine, dans sa séance du 10 décembre 1889.

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, Boulevard Saint-Germain

1890

ÉLOGE DE FONSSAGRIVES

par **M. ROCHARD.**

Messieurs,

C'est la seconde fois que j'ai l'honneur de prendre la parole, dans la séance annuelle de l'Académie de médecine, pour prononcer l'éloge d'un des collègues que nous avons perdus. Cette fois, je dois cette faveur à la bonne pensée qu'a eue notre secrétaire perpétuel de confier, à l'un des hommes qui ont le mieux connu et le plus aimé Fonssagrives, le soin de prononcer son éloge dans cette solennité.

Les savants, auxquels on a jusqu'ici fait cet honneur, étaient des hommes bien connus de nous tous : ils avaient vécu de notre vie et pris une part active à nos travaux. Il n'en est pas de même du médecin que je suis appelé à faire revivre devant vous. Nous n'avons joui que rarement de sa présence; il n'a fait que de courtes apparitions parmi nous et n'est connu, de bien des membres de cette Académie, que par l'importance de ses travaux. Fonssagrives a passé toute sa vie en province et ne nous a appartenu que par le titre de correspondant qui a récompensé ses premiers ouvrages. Celui d'associé national allait lui être décerné. La commission l'avait, à l'unanimité, porté en tête de sa liste; sa nomination devait avoir lieu à la séance suivante, lorsque nous avons appris qu'il était trop tard.

La mort avait devancé nos suffrages et cette dernière satisfaction lui a été refusée.

Il ne l'avait si longtemps attendue, je me hâte de le dire, que parce qu'il s'était laissé oublier; non pas qu'il dédaignât les distinctions académiques, mais parce qu'il pensait qu'elles perdent tout leur prix quand on les sollicite, et que c'était à nous à

l'aller chercher dans sa retraite. Nous n'y avons pas mis d'empressement, et c'est une justice tardive que je viens lui rendre aujourd'hui, car l'Académie n'est pas une petite église réservant ses faveurs pour ses dignitaires et pour ceux qui la fréquentent le plus assidûment, c'est une grande famille dont tous les enfants ont des droits égaux et qui ne reconnaît entre eux d'autres différences que celles qui résultent des titres scientifiques et des services rendus à l'art de guérir.

Sous ce double rapport, personne n'a plus de droits à l'éloge académique que le collègue dont je viens vous entretenir. Son œuvre est considérable; ses travaux se distinguent autant par leur variété que par leur mérite, et son influence sur les destinées de l'hygiène a été prépondérante, ainsi que j'espère vous le prouver, lorsque j'aurai rapidement retracé le cours de cette existence si bien remplie.

Jean-Baptiste Fonssagrives est né à Limoges, le 14 mars 1823. Sa famille était originaire de Caussade. Son père, géomètre d'un rare talent, était chargé du cadastre dans la Haute-Vienne. Il s'y était marié à la fille d'un comptable de la marine, chargé de faire, dans cette région, des achats de bois pour la flotte. Deux garçons et deux filles étaient nés de cette union qu'aucun malheur n'avait encore assombrie, lorsque la mort prématurée du chef de la famille vint la plonger dans le deuil, et lui enlever ses moyens d'existence. Mme Fonssagrives vint, avec ses quatre enfants en bas âge, se fixer à Rochefort, près de sa mère. Habituée à l'aisance, à la vie facile, elle se vit tout à coup obligée de demander au travail le pain de chaque jour et, pour pouvoir élever ses enfants, elle n'hésita pas à accepter la lourde tâche de diriger l'éducation de ceux des autres. Faible et maladive, elle conduisait son petit pensionnat, couchée sur une chaise longue et, le soir, en berçant ses enfants, elle travaillait aux leçons du lendemain. Douée d'une rare intelligence et d'une énergie qu'on rencontre souvent dans les corps débiles, elle acquit, en peu de temps, les connaissances nécessaires pour passer, avec succès, ses examens d'institutrice; mais le malheur ne tarda pas à la frapper de nouveau. Son fils aîné lui fut enlevé à l'âge de quatorze ans. Il était l'espoir de la famille et justifiait, par ses aptitudes et par son ardeur au travail, la confiance que sa mère avait en lui.

Le second fils, celui qui nous intéresse, était, au contraire, turbulent, indiscipliné, paresseux et irascible. La mort de son frère lui fut annoncée brutalement par un domestique et ce fut le coup

de foudre qui devait le métamorphoser. Pris immédiatement de convulsions et de délire, il resta, pendant trois jours, entre la vie et la mort et, quand il reprit connaissance, son caractère n'était plus le même ; il était devenu ce que nous l'avons connu, doux, affectueux, grave et mélancolique.

A dater de ce moment, il se mit au travail avec une ardeur soutenue, et doubla ses classes sans effort. A seize ans, ses études étaient terminées et il passait, à Poitiers, son examen de bachelier ès lettres, avec un succès tel, que l'un de ses juges, le professeur Jeannel, qu'il a retrouvé depuis à Montpellier, déclara n'avoir jamais rencontré un candidat présentant une somme de connaissances aussi considérable.

Toutes les carrières étaient ouvertes à une intelligence comme la sienne; mais il opta sans hésiter pour la médecine navale. L'école de Rochefort brillait alors de tout son éclat et le corps de santé était un port de refuge pour les jeunes gens intelligents, laborieux et forcés de se suffire immédiatement. Après un an ou dix-huit mois d'études, on pouvait, à cette époque, enlever, au concours, une place de chirurgien de 3e classe qui vous assurait, avec le rang d'officier, une solde suffisante pour vivre. Quant à l'avancement, la fièvre jaune s'en chargeait. Elle régnait en permanence aux Antilles, alimentée par les convois de troupes qu'on ne cessait d'y envoyer. Les nouveaux venus lui payaient un rude tribut et les jeunes chirurgiens n'étaient pas épargnés. En 1838, à la Martinique, j'ai vu mourir trois de nos camarades dans la même semaine. Cela n'arrêtait personne; on n'y songeait même pas. Pour combler les vides, il y avait un concours tous les six mois et les sujets, comme Fonssagrives, n'avaient pas longtemps à attendre. Il était chirurgien de 3e classe à dix-huit ans, de 2e à vingt-deux, de 1re à vingt-six et professeur à trente. C'est la carrière la plus rapide dont j'aie gardé le souvenir.

C'était un rude métier que le nôtre, il y a quarante ans. C'était le temps des longues stations, des campagnes interminables, avec les dangers, les ennuis, les privations et les souffrances que comporte une pareille vie. Fonssagrives a connu cette existence dès son début dans la carrière. Après un court voyage dans la Méditerranée, suivi d'un assez long séjour à terre, il fut reçu chirurgien de 2e classe et embarqué sur l'*Abeille*. C'était un brick de 12, destiné à renforcer la station des côtes occidentales d'Afrique, et à prendre part aux croisières que la France entretenait dans le

golfe de Guinée, pour la répression de la traite et surtout pour empêcher les Anglais de visiter nos navires.

Les jeunes gens qui nous ont remplacés ne se doutent pas de ce qu'étaient ces croisières de six mois sous l'équateur, sans ravitaillement et sans nouvelles, dans la petite chambre d'un brick de 12. Le golfe de Benin, le long duquel croisait l'*Abeille*, n'offre qu'une ligne de brisants du cap Saint-Paul au cap Formose. Les relâches n'y sont pas un repos, tant la houle est forte devant les barres et, lorsque pour fuir le supplice du mouillage, on se décide à descendre à terre, sous un soleil de feu, on n'y trouve que des cases de noirs éparses dans les palétuviers, sur le bord des marais les plus dangereux du globe. Cette station se termina par un naufrage et Fonssagrives revint en France, sur le *Mazagran*, au mois de janvier 1848. La révolution qui survint un mois après ralentit, pendant quelque temps, le mouvement maritime et lui permit d'attendre à terre le concours d'octobre 1849 où, suivant son habitude, il enleva de haute lutte son grade de chirurgien de 1re classe. Dirigé peu de temps après sur le port de Lorient, il embarqua sur l'*Eldorado*, frégate à vapeur de 450 chevaux, portant pavillon de contre-amiral, et destinée à commander la station du Sénégal. Le hasard le ramenait à la côte d'Afrique, mais cette fois dans des conditions plus confortables. Le navire était plus grand, le grade plus élevé, le service plus agréable.

Chargé de centraliser le service médical de la station, il y réunit les éléments de sa thèse pour le doctorat dont il subit les épreuves au retour. Moins d'un an après, il était reçu médecin professeur à la suite d'un concours dont l'école de Brest a gardé le souvenir. Je l'avais devancé de quatre ans dans la carrière et je me trouvais au nombre de ses juges. Nous connaissions tous, de longue date, ses brillantes facultés ; mais le savoir, la maturité de jugement, le talent d'exposition qu'il montra, dans ces longues épreuves, nous firent concevoir la plus haute opinion de son avenir scientifique.

C'était un maître qui venait d'entrer dans nos rangs, et c'était un ami que je venais d'acquérir. Une sympathie basée sur une communauté de sentiments et d'idées ne tarda pas à resserrer entre nous les liens d'une étroite intimité, à laquelle Le Roy de Méricourt vint bientôt s'adjoindre et qui a fait le charme de notre vie à tous trois.

Affranchi de la navigation et des concours, maître de sa destinée,

Fonssagrives put songer à se créer un foyer. Professeur à trente ans, il aurait pu faire un brillant mariage, il préféra contracter une heureuse union. Pendant son séjour à Lorient, il avait rencontré, dans ses visites aux malades indigents, une jeune fille que le même esprit de charité y conduisait. Il s'était senti entraîné vers elle par l'attraction qui rapproche les nobles cœurs et s'était promis de demander sa main, lorsqu'il en aurait fini avec le service à la mer. Aussitôt en possession de son nouveau grade, il s'empressa de réaliser le rêve qu'il avait longtemps caressé dans la solitude de ses nuits de travail. Cette jeune fille était digne, à tous égards, d'unir sa destinée à celle de notre ami. Elle est devenue la femme vaillante et dévouée que nous aimons tant. Elle s'est associée à ses travaux comme à ses bonnes œuvres. Elle l'a soutenu dans toutes les épreuves de sa vie et a recueilli son dernier sourire.

Après la série de concours et de campagnes pénibles que je viens d'énumérer, Fonssagrives avait bien gagné le droit de prendre quelque repos et de goûter à loisir les douceurs d'une union bien assortie ; mais le travail était l'état normal de cet esprit puissant qui pouvait mener de front, et sans effort, le service d'hôpital, l'enseignement et les travaux de cabinet. Ses premières publications remontent à cette époque. Elles consistent en trois mémoires insérés dans les *Archives de médecine* et dans la *Revue coloniale*, mais son œuvre la plus importante, celle qui l'a fait connaître, c'est son *Traité d'hygiène navale* qui parut en 1856.

Il avait été, quelque temps auparavant, nommé second médecin en chef et dirigé sur Cherbourg, bien que ce port ne possédât pas d'école de médecine navale. Les grands travaux qui s'effectuaient alors dans l'arsenal maritime y avaient réuni un assez grand nombre de jeunes médecins qui se trouvaient ainsi distraits des écoles et privés de tout enseignement. Fonssagrives entreprit d'y suppléer. Il s'entendit avec le second chirurgien en chef Dufour, pour y fonder deux cliniques, qui furent suivies avec reconnaissance par ces jeunes gens inoccupés. Les sujets d'étude n'y faisaient pas défaut. Les accidents occasionnés par le creusement des bassins à flot y entretenaient un mouvement chirurgical d'une certaine importance, et les malades fournis par les troupes et le personnel de l'arsenal suffisaient pour défrayer la clinique médicale. L'hiver de 1858 vint lui fournir un nouvel aliment. L'escadre russe, commandée par le grand-duc Constantin, fut atteinte par le typhus, pendant sa croisière dans la mer du Nord. Ne pouvant

rentrer dans les ports de la Baltique bloqués par les glaces, elle fit relâche à Cherbourg pour y déposer ses malades.

Le dévouement et le talent avec lesquels Fonssagrives les soigna lui valurent la croix de Sainte-Anne de Russie. Le grand-duc Constantin lui fit donner quelque temps après celle de Saint-Stanislas pour son *Traité d'hygiène navale*, qui fut immédiatement traduit en russe. Il l'a été depuis en espagnol et en portugais, et les croix du Mérite Naval espagnol et de la Rose du Brésil sont venues prendre place, sur la poitrine du jeune médecin en chef, à côté des décorations russes et de celle de chevalier de la Légion d'honneur qui lui avait été décernée le 13 août 1857.

La notoriété qui déjà s'attachait à son nom lui valut, à la même époque, une distinction non moins flatteuse. Le médecin du shah de Perse, Ernest Cloquet, venait de mourir à Téhéran, dans des circonstances dramatiques sur le compte desquelles on n'a jamais été bien fixé. Le gouvernement français s'était chargé de lui trouver un remplaçant et le choix en était laissé au comte Walewski. M. Mélier lui signala Fonssagrives, dont il avait pu apprécier le mérite pendant l'épidémie de typhus de Cherbourg, à laquelle il avait assisté comme inspecteur général des services sanitaires. Le poste de médecin du shah de Perse fut offert à notre ami. Je me souviens encore de la perplexité dans laquelle cette proposition nous jeta tous les trois. La position était brillante. La Perse était un pays tout neuf où tout était à faire au point de vue médical. Il y avait là de quoi séduire un homme habitué à courir les routes du globe et que l'exil n'effrayait pas. Élevés à la même école, ses deux amis ne cherchaient pas à le dissuader et sa vaillante femme était prête à le suivre. Il partit pour Paris, avec l'intention d'accepter; mais les renseignements qui lui furent donnés au ministère des Affaires étrangères ébranlèrent sa résolution. Sur les entrefaites, il eut l'heureuse chance de rencontrer le domestique d'Ernest Cloquet, celui qui l'avait accompagné à Téhéran et qui avait été témoin de sa mort. Les informations que lui procura cet homme achevèrent de dissuader notre ami. La position ne convenait qu'à un célibataire. L'insalubrité de Téhéran, la nécessité d'y laisser sa famille, pendant les grandes chaleurs, pour accompagner le shah dans les montagnes, et surtout l'impossibilité de suivre les pratiques du culte catholique, dans un pays où la mission la plus voisine était à vingt-cinq lieues de la résidence de la cour, décidèrent Fonssagrives à décliner l'offre avantageuse qui lui était faite. La place fut alors

offerte à notre collègue, M. Tholozan, qui n'avait pas les mêmes raisons pour refuser, et qui l'a remplie avec la plus grande distinction.

Deux ans après, Fonssagrives, rappelé à Brest, fut rendu à son école et à ses amis, qui avaient difficilement supporté son absence. Les années qui suivirent ont été les plus heureuses de notre existence commune. Nous étions encore à l'âge des grandes ambitions scientifiques et nous rêvions de nous signaler par des travaux de premier ordre accomplis en collaboration. Ces illusions se sont envolées; cependant nos espérances n'ont pas été complètement déçues, puisque nous avons eu tous les trois l'honneur d'appartenir à cette Compagnie vers laquelle nous osions à peine élever nos regards.

Pour notre ami, cette période d'activité fut signalée par l'apparition, dans les revues et les journaux de médecine, d'une vingtaine de mémoires et par la publication de son *Traité d'hygiène alimentaire*, qui mit le sceau à sa réputation d'hygiéniste et le classa définitivement parmi les maîtres de cet enseignement.

Peu de temps après, la chaire d'hygiène de la Faculté de Montpellier devint vacante par la mort de Ribes. Neuf candidats se présentèrent pour l'occuper. Fonssagrives, cédant aux instances du professeur Martins, dont il avait fait la connaissance à Paris, se mit sur les rangs et, le 16 juin 1864, il fut élu par 14 voix sur 17. La Faculté, dérogeant à ses usages, écarta ses propres agrégés pour faire place à un savant qui lui était étranger. Cette nomination fut la consécration éclatante des titres de notre ami, et le ministre de la marine, comme récompense de ses brillants services, le nomma premier médecin en chef hors cadre. Il était déjà officier de la Légion d'honneur depuis deux ans.

Ce ne fut pas sans douleur qu'il se détacha d'un corps auquel il appartenait depuis vingt-trois ans, dans lequel s'étaient écoulés ses jeunes ans, ses jours mêlés de pluie et de soleil, où il laissait des amis, comme on n'en fait plus à l'âge où nous étions parvenus. Ces regrets, ces souvenirs l'accompagnèrent dans sa nouvelle résidence et ne l'ont jamais quitté. Il s'éloignait de la marine au moment où nos écoles étaient dans tout leur éclat. Le corps de santé jouissait partout d'une réputation méritée; les concours assuraient l'indépendance et la dignité des caractères, en donnant les places aux plus capables, et rien ne pouvait faire supposer qu'ils seraient un jour remplacés par l'intrigue et le favoritisme. Plus heureux que ses deux vieux amis, Fonssagrives est mort

avant d'avoir vu s'écrouler, sous les coups de l'ignorance et de l'envie, un édifice qui s'était élevé par le travail et le savoir et à la grandeur duquel il avait si puissamment contribué.

Notre ami reçut, à Montpellier, l'accueil le plus flatteur. La première fois qu'il prit la parole, dans le grand amphithéâtre de l'école, ce fut pour traiter un sujet à l'égard duquel sa carrière antérieure lui donnait une véritable compétence.

La Faculté de médecine et les autorités de la ville étaient réunies pour fêter le retour des élèves qui s'étaient offerts pour aller donner leurs soins aux cholériques, dans les villes du littoral, pendant l'épidémie de 1866. Fonssagrives fut chargé de leur souhaiter la bienvenue, au nom de leurs maîtres et de leurs concitoyens, et il trouva, pour dépeindre la bravoure calme et réfléchie des médecins aux prises avec ces fléaux, des accents d'une élévation telle, qu'une triple salve d'applaudissements prolongés salua la fin de son discours et lui montra qu'il venait de conquérir le cœur de cette jeunesse méridionale, si vibrante pour les nobles sentiments et si accessible aux séductions du beau langage.

Les seize années que Fonssagrives a passées à Montpellier ont été les plus productives de sa carrière. N'ayant plus à faire face aux occupations multiples qui dévoraient son temps, lorsqu'il était au service de la marine, il put se consacrer tout entier à l'enseignement et aux travaux de cabinet; mais le côté scientifique de la profession ne suffisait pas à son activité et à ses goûts. Il aimait la pratique de son art, comme tous les vrais médecins, et il soupirait après un service d'hôpital. Aussi, lorsque l'âge et la maladie contraignirent Fuster de renoncer à sa chaire de clinique et de permuter avec Combal, en lui cédant le service de l'hôpital Saint-Éloi, l'infatigable professeur d'hygiène s'estima très heureux de remplacer ce dernier à l'hôpital général, dans la clinique spéciale des enfants et des vieillards.

Fuster ne survécut que trois ans à la permutation qu'il avait sollicitée et Fonssagrives obtint la faveur d'occuper la chaire de thérapeutique qu'il laissait vacante. Il en fut investi, le 30 novembre 1876, et compléta ainsi le programme qu'il avait eu pour objectif pendant sa vie tout entière, en professant successivement l'hygiène, qui apprend à prévenir les maladies, et la thérapeutique, qui enseigne l'art de les guérir.

Il ne fut pas assez longtemps en possession de cette chaire, pour y donner la mesure de sa valeur. Le moment approchait où

il allait quitter l'enseignement. Ni sa famille ni lui n'avaient pu se faire au séjour de Montpellier. Le climat et les mœurs leur étaient également antipathiques. Ils s'y considéraient comme en exil et n'avaient jamais songé à s'y fixer d'une manière définitive. A deux reprises, notre ami entrevit la possibilité d'en sortir, pour occuper une position plus avantageuse. Au mois de février 1870, M. Duruy, qui le tenait en haute estime, lui fit concevoir l'espérance d'obtenir la chaire d'hygiène qu'il avait l'intention de créer au Collège de France; mais la chute du ministère ne permit pas de donner suite à ce projet. Plus tard, il fut sur le point d'être nommé recteur de l'Académie de Rennes, mais des influences politiques intervinrent et lui firent préférer son compétiteur. Cette déception lui fut plus sensible que la première. Elle lui enlevait l'espoir, un instant caressé, de se rapprocher de son pays d'adoption. Il avait la nostalgie de la Bretagne, la terre de granit recouverte de chênes qu'a chantée Briseux, le pays des vieilles croyances et des grands courages, celui que ses enfants ne peuvent jamais oublier et qui séduit par son charme mélancolique et rêveur ceux qui, comme notre ami, viennent, jeunes encore, y planter leur tente. Il y avait, du reste, toutes ses affections. C'est là qu'habitaient les deux familles qui lui étaient également chères, c'est là que sa fille s'était heureusement mariée.

Le désir de rejoindre ces personnes si tendrement aimées devenait de plus en plus vif, à mesure que l'âge avançait; il finit par devenir irrésistible et Fonssagrives prit le parti de se retirer. Il se fit d'abord suppléer pendant un semestre ; mais, ne voulant pas user jusqu'au bout de la prérogative accordée aux membres de l'enseignement, en conservant un titre dont il ne remplissait pas les fonctions, il demanda sa retraite et fut nommé professeur honoraire à la fin de 1880.

Libre alors de toute entrave, ayant largement payé sa dette au pays, par quarante années de service actif et trente années d'enseignement, il alla chercher le repos et le calme qui conviennent au déclin de la vie, sous le ciel doux et triste de la Bretagne, près de cet Océan qui avait été sa première patrie, dans le manoir de Kergurionné qu'habitait son gendre et où grandissaient ses petits-enfants.

C'est là, dans ce cadre splendide, dans cette atmosphère d'affection et de respect, que ses derniers jours se sont écoulés. Il y avait trouvé la satisfaction de ses goûts; il y avait réalisé son rêve en associant à la vie de famille, l'exercice de la médecine

et les travaux de cabinet. Il put achever dans cette heureuse retraite son œuvre de publiciste par la rédaction de son *Formulaire* et de son *Traité de matière médicale.* Il y a réédité la plupart de ses ouvrages et donné vingt-trois articles au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

Cette puissance de production explique le nombre considérable de travaux qui sont sortis de sa plume, dans le cours d'une carrière dont une mort imprévue a brusquement interrompu le cours. Le catalogue en a été dressé par le professeur J. Grasset, qui lui a succédé dans sa chaire de thérapeutique. Il ne compte pas moins de 235 numéros, dont 14 correspondent à des ouvrages de longue haleine (1).

Le moment est venu de rendre compte de cette œuvre exceptionnelle par ses développements et d'en apprécier la valeur. Elle comprend trois parties distinctes qui correspondent aux trois phases de sa carrière.

Au début, il s'est occupé de médecine navale, comme nous l'avons tous fait. Son premier travail fut sa thèse pour le doctorat. Il prit pour sujet l'histoire de la campagne qu'il venait de faire sur l'*Eldorado* (2). A cette époque, il comptait déjà onze années de service dans la marine et il avait passé quatre ans à la côte d'Afrique; aussi, ce travail a-t-il plus de valeur que n'en présente d'habitude ce genre de productions. C'est l'œuvre d'un médecin déjà familiarisé avec les maladies des pays chauds. On voit s'y dessiner les premiers linéaments du *Traité d'hygiène navale*, et ses considérations sur le recrutement des équipages, sur les épidémies qui éclatent à bord des navires, ont conservé leur actualité et leur intérêt. Il en est de même des observations sur les fièvres intermittentes, les diverses formes qu'elles revêtent à la côte d'Afrique et le traitement de la cachexie paludéenne par l'extrait de quinquina et la liqueur de Fowler.

C'est dans cette thèse qu'il émit, pour la première fois, la pensée que la cale d'un navire pouvait devenir un foyer de fièvre intermittente, un véritable marais flottant et qu'il formula sur la colique sèche l'opinion que partageaient alors tous les médecins de la marine et qui consistait à la considérer comme une entité morbide complètement distincte de la colique saturnine, malgré l'identité de symptômes.

(1) J. Grasset. *Fonssagrives, sa vie et son œuvre.* Montpellier, 1885.

(2) *Histoire médicale de la frégate à vapeur « l'Eldorado »* (station des côtes occidentales d'Afrique, 1850-1851). Thèse, Paris.

Cette manière de voir, pour laquelle j'ai combattu comme les autres (1), se basait sur l'impossibilité de découvrir le plomb dans la plupart des épidémies observées à bord. Notre erreur était excusable. Les médecins n'avaient pas appris, à cette époque, à poursuivre le métal toxique sous tous ses déguisements, et les chimistes ne disposaient pas des moyens d'analyse qu'ils possèdent aujourd'hui, pour en déceler les moindres traces. Il a fallu, pour nous détromper, les preuves accumulées par la patience et l'habileté d'A. Lefèvre, favorisées par les moyens d'investigation qu'il devait à sa position de Directeur du service de santé au port de Brest. Il nous a prouvé que si le plomb nous avait échappé, c'est parce que nous n'avions pas su le chercher, qu'il en existait des quantités considérables à bord de nos navires, que l'intoxication se produisait, le plus souvent, par l'eau des cuisines distillatoires, qui s'en chargeait en traversant des conduits éjecteurs en plomb, et qu'enfin toutes les épidémies que nous avions décrites n'étaient que des empoisonnements saturnins. Nous nous empressâmes de nous incliner devant la rigueur de ces preuves, et Fonssagrives n'hésita pas à faire comme nous. A partir du moment où la nature saturnine de la maladie a été démontrée, on a pris les précautions nécessaires pour en supprimer la cause, et la colique sèche a disparu. Elle est aujourd'hui aussi rare qu'elle était commune à l'époque où Fonssagrives l'observait à bord de l'*Eldorado*, où je me tordais sous ses étreintes dans le faux pont de la *Fortune*. C'est un des plus grands services que l'hygiène ait rendus à l'humanité.

Indépendamment du long mémoire qu'il publia sur ce sujet après sa réception au doctorat (2), il fit paraître un important travail sur la névralgie générale (3), et deux ans après il mit au jour son *Traité d'hygiène navale*, dont la première édition a paru comme je l'ai dit, en 1856 (4). C'est là sa première œuvre magis-

(1) Jules Rochard. De la non-identité de la colique de plomb et de la colique sèche des pays chauds. *Union médicale*, n^{os} des 8 et 10 janvier 1855.

(2) Mémoire pour servir à l'histoire de la colique nerveuse endémique des pays chauds (colique sèche, colique végétale, barbier, colique de Madrid, névralgie du grand sympathique). *Arch. génér. de méd.*, 4e série, XXIX, 125 et 299; XXX, 160.

(3) Mémoire sur la névralgie générale et notamment sur celle d'origine paludéenne. *Arch. génér. de méd.*, 5e série, VII, 277.

(4) *Traité d'hygiène navale* ou de l'influence des conditions physiques et morales dans lesquelles l'homme de mer est appelé à vivre, et des moyens de conserver sa santé. Paris, 1856.

trale, celle qui a fondé sa réputation et décidé de sa carrière. Elle arrivait au bon moment. Les ouvrages de Rouppe, de Poissonnier-Desperrières, de Keraudren n'avaient plus qu'une valeur historique; le traité de Forget lui-même, malgré ses mérites incontestables et le charme de son style, ne répondait plus aux exigences d'une marine transformée par la vapeur, rajeunie par les améliorations que les progrès de la science contemporaine y avaient introduites. Le livre de Fonssagrives se recommandait par l'heureuse économie du plan, l'originalité des recherches et la nouveauté des aperçus. Le soin avec lequel toutes les conditions nautiques étaient étudiées en faisait un ouvrage hors ligne au point de vue technique; mais ce n'était pas là son seul mérite. Les grandes questions d'hygiène générale y étaient abordées, avec la même sûreté de jugement et une sorte de prescience des découvertes qui devaient bientôt éclairer la pathogénie d'un jour tout nouveau.

Le *Traité d'hygiène navale* fit sensation dans le monde médical et mit son auteur hors de pair, dans le corps auquel il appartenait. Couronné par l'Institut, adopté par le ministre pour les bibliothèques des navires et des ports, il devint le code de santé de la marine et le guide de ses jeunes médecins. J'ai énuméré plus haut les traductions dont il a été l'objet et les décorations qu'il a values à son auteur.

Le *Traité d'hygiène alimentaire* vint, cinq ans après, révéler la nouvelle direction que l'auteur avait donnée à ses études (1). C'est une revendication des droits de l'hygiène dans le traitement des maladies, une critique sévère des exagérations de la thérapeutique à outrance à laquelle on se livrait il y a trente ans. Cette critique n'est plus fondée aujourd'hui, et le livre dont je parle n'a vraisemblablement pas été étranger à cette transformation. Il est certain du moins que son auteur l'avait pressentie. Toutes les excentricités de la médecine moderne, disait-il, sont nées des excès de la pharmacologie; mais le retour à de plus saines doctrines ne saurait se faire attendre, car les esprits, lassés de l'abus des médicaments, sont préparés pour une restauration hygiénique.

Cette restauration, Messieurs, nous l'avons vue s'accomplir. Les trois branches de l'art de guérir qui se sont greffées sur le vieux

(1) *Hygiène alimentaire des malades, des convalescents et des valétudinaires*, ou du régime envisagé comme moyen thérapeutique. Paris, 1861.

tronc de l'unité hippocratique n'ont pas pris un développement égal. Il en est deux qui vont grandissant sans cesse, aux dépens de la troisième.

L'hygiène a conquis le rang qui lui revenait. Chaque jour voit s'élargir son domaine et la thérapeutique s'inspire de ses principes. Les médecins ont compris que les moyens qui préservent la santé peuvent également la rétablir. Il suffit d'entrer aujourd'hui dans un hôpital pour constater l'importance que tout le monde attache à la pureté de l'air, à son renouvellement, à la propreté rigoureuse des malades et de tout ce qui les entoure, ainsi qu'aux détails de leur régime alimentaire.

La chirurgie a fait plus encore. Utilisant la première les conquêtes de la bactériologie, elle est arrivée à supprimer le danger dans les opérations. L'antisepsie lui a donné un tel degré de sécurité et d'audace, qu'elle a doublé l'étendue de son domaine, en empiétant sur celui de la médecine. Elle pénètre aujourd'hui dans les cavités splanchniques comme dans les articulations, et soumet à ses procédés expéditifs une foule de maladies qui ne relevaient autrefois que de la médecine et auxquelles elle ne pouvait opposer que des palliatifs.

Menacée par ces envahissements, la pharmacologie s'est aussi modernisée. Elle a rejeté les neuf dixièmes de son vieil arsenal et déblayé ses officines, pour n'y conserver que des agents d'une efficacité expérimentalement démontrée ; mais elle s'est appliquée à en augmenter le nombre. Chaque jour, la chimie nous offre de nouveaux remèdes dont l'énergie nous épouvante parfois, mais qui deviendront de précieuses ressources lorsque leurs effets seront mieux connus et leurs indications mieux étudiées.

Ce mouvement tout moderne, ces progrès réalisés sous nos yeux par l'art de guérir et par celui de conserver la santé ont déjà porté leurs fruits. Le terme moyen de la vie humaine s'est accru de plus d'un tiers depuis le commencement du siècle. Il s'élèvera plus rapidement encore lorsque les populations auront compris l'importance de l'hygiène et que les gouvernements appliqueront les mesures qu'elle réclame ; mais, hélas ! toute médaille a son revers. Si le plateau de la balance s'élève d'un côté, il s'abaisse de l'autre. On meurt de moins en moins sans doute; mais on ne naît presque plus, en France du moins. Le chiffre des naissances y dépasse à peine celui des décès et dans vingt ans, il lui sera inférieur. Atteinte dans ses sources vives, notre population ne s'entretiendra plus alors qu'avec le secours

de l'étranger. En présence de cette invasion et de cette déchéance, nous regretterons peut-être le temps où la mort fauchait les hommes, comme le moissonneur fauche les épis, mais où une splendide floraison de jeunes existences venait combler les vides et dépasser le niveau, en donnant au pays des générations de plus en plus nombreuses pour le servir et le défendre.

Fonssagrives, en pressentant l'avenir de l'hygiène, avait compris qu'elle devait, pour accomplir ses destinées, sortir du petit cercle d'adeptes qui la détenaient et recruter ses prosélytes dans des rangs qui lui avaient été jusqu'alors fermés. Il avait compris que si la médecine doit rester dans le sanctuaire, l'hygiène doit au contraire en sortir. L'intervention de l'homme de l'art est indispensable, en effet, pour rétablir l'ordre dans l'organisme quand il a été troublé, mais seulement alors. S'il est logique d'implorer son secours quand on est malade, ce serait le fait d'un hypocondriaque que de le consulter, en pleine santé, avant d'accomplir chacun des actes de l'existence. Tout le monde doit savoir défendre sa vie, et cela suppose la connaissance des dangers qui la menacent, ainsi que des moyens de les éviter. Il est donc indispensable de répandre, de vulgariser les notions d'hygiène, en les faisant pénétrer d'abord dans les classes éclairées de la société, afin qu'elles s'infiltrent, de là, dans les couches inférieures. C'est ce qu'entreprit notre ami; mais, à cette époque, les gens du monde ne connaissaient de l'hygiène que son nom; il fallait tout leur apprendre et pour leur faire accepter cette initiation, il était nécessaire de mettre le langage de la science à leur portée et de le rendre agréable, tout en lui conservant sa dignité. Personne ne possédait cet art difficile à un aussi haut degré que lui. Dans l'espace de trois ans, il fit paraître : ses *Entretiens familiers sur l'hygiène* (1), le *Rôle des mères dans les maladies des enfants* (2), l'*Education physique des jeunes filles* (3), le *Livret maternel* (4) et l'*Education des garçons* (5).

(1) *Entretiens familiers sur l'hygiène*. Paris, 1 vol. in-12, 1866.

(2) *Du rôle des mères dans les maladies des enfants* ou ce qu'elles doivent savoir pour seconder le médecin. Paris, 1868, 1 vol. in-12.

(3) *Éducation physique des jeunes filles* ou avis aux mères sur l'art de diriger leur santé et leur développement. Paris, 1869, 1 vol. in-12.

(4) *Livret maternel* pour prendre des notes sur la santé des enfants (sexe féminin et sexe masculin). Paris, 1869, 1 vol. in-12.

(5) *L'Éducation physique des garçons* ou avis aux familles et aux instituteurs sur l'art de diriger leur santé et leur développement. Paris, 1870, 1 vol. in-12.

Ces livres sont de véritables modèles. La profondeur du savoir, l'élévation des sentiments et des idées s'y dérobe sous la simplicité élégante et humoristique de ce style charmant, dont l'auteur avait le secret. Ils ont complètement rempli le but qu'il s'était proposé, celui de vulgariser l'hygiène sans l'abaisser, ni la compromettre, et de la rendre accessible à toutes les personnes instruites qui comprennent le prix de la santé. Tous ces ouvrages ont eu plusieurs éditions : les *Entretiens familiers* et le *Rôle des mères* sont arrivés à la cinquième. Ce dernier a été traduit en anglais et le *Livret maternel*, qui ne s'est pas vendu en France, a fait, en Amérique, la fortune de l'éditeur; on le trouve dans presque toutes les familles aux Etats-Unis.

Lorsque parut le premier ouvrage de cette série, on était si peu préparé aux innovations de cette espèce, c'était une idée tellement nouvelle, qu'elle ne fut pas comprise par le monde médical. Quelques esprits trop sévères envisagèrent même d'un mauvais œil cette tentative de vulgarisation. Fonssagrives n'en tint aucun compte. Pénétré de l'importance de sa tâche, il la poursuivit sans faiblesse et ne tarda pas à convaincre ceux-là même qui l'avaient d'abord méconnue.

Nous avons commis, depuis cette époque, de bien autres hardiesses. Nous avons ouvert à deux battants les portes du temple, sans que la médecine ait revendiqué son monopole. L'hygiène a fait appel à toutes les compétences, elle a élargi ses rangs, pour y faire entrer tous ceux qui pouvaient lui apporter un utile concours, sans leur demander leur diplôme. C'est depuis que nous l'avons affranchie, qu'elle a pris le magnifique essor que nous admirons aujourd'hui, que Fonssagrives avait annoncé et qu'il avait préparé par le succès de ses tentatives de vulgarisation.

Ses travaux en hygiène se complétèrent les années suivantes par la publication de trois ouvrages d'un caractère différent. Ce fut d'abord le *Traité de l'assainissement des villes* (1). Tous ceux qui ont écrit sur ce sujet ont fait des emprunts à ce livre plein de faits et d'idées nouvelles. Nombre de municipalités ont appliqué les principes qui y sont posés. J'y ai moi-même puisé plus largement que les autres; mais j'ai mis un soin scrupuleux à citer la source de mes larcins et tout le monde n'a pas fait de même.

Le *Dictionnaire de la santé* parut un an après le précédent (2).

(1) *Hygiène et assainissement des villes*. Paris, 1874, 1 vol. in-8°.

(2) *Dictionnaire de la santé ou Répertoire d'hygiène pratique*, à l'usage des familles et des écoles. 1 vol. grand in-8°.

Ce répertoire, remarquable par la clarté et la concision substantielle des articles, donne la mesure de la merveilleuse facilité avec laquelle cet esprit encyclopédique savait mener à bonne fin, et comme en se jouant, les entreprises les plus difficiles.

Ses *Leçons sur l'hygiène infantile* virent le jour en 1882 (1). Elles résument une année de son enseignement et terminent la série des ouvrages consacrés par l'auteur à la science qu'il a professée pendant douze ans et aux progrès de laquelle il a puissamment contribué; car il n'est guère d'idée neuve qu'il n'ait conçue et formulée, de question qu'il n'ait approfondie, de progrès qu'il n'ait réclamé.

Fonssagrives, qui avait débuté dans les écoles de médecine navale par l'enseignement de la thérapeutique, n'avait jamais perdu de vue ses premières études, ainsi que l'attestent les mémoires qu'il publiait de temps en temps dans les revues et les journaux de médecine. En 1870, il entreprit la traductiou du *Traité clinique des maladies de poitrine* de Walshe, et l'enrichit de notes qui doublent la valeur de l'ouvrage. Dans ce groupe nosologique, il est une individualité morbide qui l'attirait d'une manière particulière : c'est la phtisie, la grande dépopulatrice du globe. Il a déployé toutes les ressources de son talent pour poser les indications de cette implacable maladie et pour indiquer les moyens de l'enrayer dans sa marche. Il avait déjà publié, sur ce sujet, plusieurs monographies, lorsqu'il en fit l'objet d'un Traité *ex professo*, dont la première édition a paru en 1866 et la seconde en 1877 (2).

J'ai dit plus haut que, à la mort de Fuster, il avait échangé sa chaire d'hygiène contre celle de thérapeutique et qu'il avait été ainsi ramené vers son premier enseignement. Rentré dans sa voie, il s'y adonna tout entier et commença la troisième série de ses travaux.

Elle comprend trois ouvrages d'une égale importance : ses *Principes de thérapeutique générale* (3); son *Traité de thérapeu-*

(1) *Leçons d'hygiène infantile.* Paris, 1882, 1 vol. in-8°.

(2) *Thérapeutique de la phtisie pulmonaire basée sur les indications*, ou l'art de prolonger la vie des phtisiques par les ressources combinées de l'hygiène et de la matière médicale. Paris, 1866, 1 vol. in-8°.

(3) *Principes de thérapeutique générale*, ou le médicament étudié au point de vue physiologique, posologique et clinique. Paris, 1875, 1 vol. in-8°.

tique appliquée (1) et le *Traité de matière médicale*, qui n'a paru qu'après sa mort (2).

Ce sont des œuvres de longue haleine où se reflète un esprit mûri par l'expérience et la méditation. On y trouve l'expression de ses principes en pathologie générale et en thérapeutique. « La thérapeutique, dit-il, ne peut pas plus se passer de doc- « trine que la pathologie. Je vais donc être conduit à toucher à « toutes les grandes questions qui passionnent les médecins de « mon temps. Je le ferai avec l'indépendance qui est le droit de « l'écrivain et avec la sincérité qui est son devoir. »

Spiritualiste par nature et par suite de ses croyances religieuses, il s'était rangé, dès le début de ses études, sous la bannière du vitalisme. L'ombre de Barthez dut lui sourire, lorsqu'il vint s'asseoir dans la chaire de Ribes et j'ai entendu Lordat, plus qu'octogénaire, l'appeler mon cher fils. Il n'avait cependant pas épousé leurs idées sur l'autocratie du principe vital, car il était éclectique, plutôt par nécessité que par tempérament, il est vrai. Son esprit largement ouvert à la vérité, de quelque côté qu'elle vînt, considérait la thérapeutique comme une science d'application qui doit prendre son bien partout où elle le trouve et qui repose sur une triple base : l'observation, l'expérimentation et l'empirisme.

En étudiant l'action des médicaments sur l'organisme à ce point de vue, il a été conduit à les grouper d'une façon complètement différente de celle que l'usage avait consacrée. Jusqu'alors, pour arriver au traitement, cette expression dernière de la science médicale, on était parti, soit de la maladie, comme dans les traités de pathologie, soit du médicament, comme dans les traités de matière médicale. Le médecin qui procède ainsi se place, dans le premier cas, devant une abstraction, et dans le second devant un bocal, pour lui demander les secrets de son contenu. On se pose en face d'une abstraction, en prenant pour point de départ l'ordre nosologique, car, en pratique, il n'y a pas de maladies, il

(1) *Traité de thérapeutique appliquée*, basé sur les indications, suivi d'un précis de thérapeutique et de posologie infantiles et de notions de pharmacologie usuelle sur les médicaments signalés dans le cours de l'ouvrage. Paris, 1878, 1 vol. in-8°.

(2) *Traité de matière médicale*, comprenant l'étude naturelle, pharmacologique, physiologique et posologique des médicaments. Ouvrage servant de complément au *Traité de thérapeutique appliquée* du même auteur. Paris, 1885, 1 vol. grand in-8°.

n'y a que des malades, et il est impossible d'imaginer une formule générale qui s'applique à l'infinie variété des cas particuliers. En partant du remède, on fait de la pharmacologie et non de la thérapeutique. Étudier séparément l'histoire de chaque médicament et énumérer la longue série des maladies auxquelles on l'a opposé, c'est tomber, dit l'auteur, dans de fastidieuses chevauchées à travers le cadre nosologique, en faisant entrer, dans l'esprit du lecteur, avec une satiété inévitable, la pensée sceptique qu'une maladie qui a cent remèdes est bien près de n'en avoir aucun. L'ordre thérapeutique, basé sur les indications, est donc le seul qui puisse permettre d'arriver à une classification non pas irréprochable, mais utile. C'est là l'idée fondamentale, que l'auteur a développée, avec un talent de premier ordre, dans les deux premières parties de la trilogie médicale dont je m'occupe en ce moment.

Cette méthode, il faut le reconnaître, a l'inconvénient de faire perdre de vue l'individualité du médicament. C'est un faisceau que l'analyse clinique dissocie, pour en distribuer les éléments entre les différents groupes d'indications qu'il peut aider à remplir; mais ce fractionnement en rend l'étude plus difficile. Il est donc indispensable de reconstituer quelque part l'unité pharmacologique, ne fût-ce que pour faire connaître les propriétés naturelles et l'action physiologique des médicaments.

Fonssagrives avait compris cette nécessité avant que la critique la signalât, et pour y donner satisfaction, il fit paraître, en 1882, un formulaire très complet dans sa concision, contenant des indications précieuses qu'on ne rencontre habituellement pas dans les ouvrages de ce genre (1). Enfin, voulant parfaire son œuvre, il a consacré les dernières années de sa vie à l'élaboration d'un *Traité de matière médicale* qu'il nous a légué en mourant (2). Cet énorme in-octavo grand format, de 1,200 pages, en petit texte, lui a demandé trois ans d'un travail acharné. On se demande comment un homme de sa valeur a pu se condamner si longtemps à un travail aussi ingrat, et on admire la conscience qu'il y a mise, afin

(1) *Formulaire thérapeutique à l'usage des praticiens*, contenant les notions et les formules relatives à l'emploi des médicaments, de l'électricité, des eaux minérales, de l'hydrothérapie, des climats et du régime. Paris, 1882, 1 vol. in-16.

(2) Le *Traité de matière médicale* était presque terminé lorsque Fonssagrives est mort. Le docteur Tison a revu les trois dernières feuilles et a complété l'ouvrage par l'addition de quelques articles (sangsues, corail, éponges, cocaïne, euphorbia pilulifera).

de ne pas laisser son œuvre de thérapeutiste inachevée. Cet ouvrage a reçu de l'Institut une récompense posthume; l'Académie de médecine avait déjà couronné les précédents.

Je craindrais de fatiguer votre attention, si je prolongeais cette revue déjà bien longue, je le reconnais, malgré les efforts que j'ai faits pour l'abréger. Il n'est guère de branche de l'art de guérir sur laquelle Fonssagrives n'ait dirigé les lumières de son esprit si juste et si éclairé, et je dois renoncer à rendre compte de tout ce qu'il a écrit. Sa force de travail suffisait à un labeur quotidien dont peu de gens sont capables et explique sa remarquable fécondité.

Il possédait au plus haut degré les qualités qui font les grands écrivains. Nul n'était plus habile à composer un livre, à lui donner des proportions harmonieuses, par une juste pondération de ses éléments; personne ne savait mieux que lui allier la profondeur des idées au charme entraînant de la forme et à la séduction du style. Ce sont là des qualités dont on ne se soucie guère aujourd'hui, je le sais, peut-être parce qu'elles ne sont pas à la portée de toutes les éducations ni de toutes les intelligences.

Les écrivains scientifiques de notre époque ne se préoccupent pas de la forme. Leurs œuvres ont des qualités d'un autre ordre et personne ne les apprécie plus que moi; il n'en est pas moins vrai que la lecture d'un livre bien fait est agréable et instructive, tandis que celle d'un ouvrage mal écrit et mal composé ne laisse après elle que de la fatigue et de la confusion dans l'esprit. Si la valeur littéraire des œuvres médicales diminue, cela tient à ce que la direction des études devient de plus en plus scientifique et qu'on ne peut pas tout apprendre à la fois. Les jeunes médecins d'aujourd'hui ont plus de savoir que nous n'en avions à leur âge, et c'est, en fin de compte, tout bénéfice pour les malades; mais ils ont l'esprit moins orné et c'est tout préjudice pour eux.

La littérature contemporaine n'a, du reste, ni les entraînements ni les séductions de celle qui a nourri notre jeunesse. C'était l'époque où les grands génies qui ont illuminé le XIXe siècle brillaient de leur plus vif éclat, où Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset passionnaient tous les esprits et faisaient battre tous les cœurs, où les *Iambes* de Barbier couraient sur les bancs des collèges, où toute la jeunesse française, jetée hors du réel par les excentricités de l'école romantique, s'élançait à corps perdu dans les champs de l'invraisemblable et vivait de fictions. Les rêves gracieux, fantastiques ou terribles, qui venaient à éclore dans ces cerveaux sur-

chauffés en jaillissaient sous la forme du vers. Une atmosphère poétique emplissait les écoles et les esprits d'élite en ressentaient surtout l'influence. Fonssagrives l'a subie à un haut degré, il a même conservé toute sa vie une prédilection que je partage pour cette forme élégante de la pensée.

Sa famille a pieusement recueilli ses premiers vers, et il est impossible de les lire sans éprouver une vive sympathie pour le jeune homme qui écrivait ainsi. Ces souvenirs de jeunesse font pressentir l'écrivain et l'expliquent. Il n'est pas en effet d'exercice plus propre à développer les qualités du style que celui qui consiste à pétrir sa pensée, pour la faire entrer dans le moule inflexible du vers et pour l'asservir à la tyrannie de la rime. Tous ceux qui, poussés par l'impulsion irrésistible à laquelle on obéit lorsqu'on se livre à cette gymnastique de l'esprit, ont connu les labeurs de l'élaboration poétique, savent combien il leur est devenu facile ensuite de s'exprimer et d'écrire en prose.

Notre ami avait conservé sa verve à un âge où l'inspiration fait le plus souvent défaut. Il approchait de la cinquantaine quand il a fait paraître ses premières poésies, et c'était encore l'œuvre d'un hygiéniste. Au cours de ses travaux sur l'éducation, il avait constaté une lacune regrettable dans les ouvrages destinés à l'enfance. Les recueils de fables sont devenus classiques, parce qu'ils amusent et instruisent les enfants, en leur présentant la vérité sous le voile de l'allégorie; mais il n'est pas un fabuliste, depuis Esope jusqu'à Lachambaudie, dont la lecture soit saine pour les enfants. A côté de chefs-d'œuvre de grâce et de raison, on y trouve des fables chagrines, amères, empreintes du sentiment de la déception et de la misanthropie, qui donnent par anticipation aux enfants la douloureuse expérience de la vie et leur apprennent moins à devenir meilleurs qu'à devenir défiants. D'autres fables se tiennent, par la hauteur de leur vol philosophique, au-dessus de la portée de ces jeunes intelligences; enfin, dans aucun de ces recueils, on ne trouve une coordination raisonnée et méthodique.

Fonssagrives pensa qu'il pouvait, sans déroger, combler cette lacune. Il fit choix, dans les classiques, d'un certain nombre de morceaux irréprochables, au point de vue moral. Il en trouva d'autres dans la littérature étrangère et les traduisit en vers français; il compléta son cadre avec des fables qu'il composa lui-même et qui supportent, sans trop de préjudice, le voisinage écrasant des chefs-d'œuvre de La Fontaine et de Florian; enfin

il partagea ces éléments en un certain nombre de groupes fondés sur l'idée morale que chacune de ces pièces avait pour but de faire ressortir.

Ce recueil n'était pas destiné à sortir du cercle de la famille. Il l'avait dédié à ses enfants : « Puisse-t-il contribuer, disait-il dans « la préface, à leur donner le goût des choses délicates de la pen- « sée et surtout à fortifier dans leur cœur ce sentiment du bien, « sans lequel les plus radieuses qualités de l'esprit ne sont qu'un « don stérile, dommageable aux autres et à soi-même. » Cédant aux instances de ses amis, il finit par le publier; mais il ne voulut pas attacher son nom à une œuvre qu'il considérait comme trop légère et le *Fabuliste de la famille* parut sous le pseudonyme de Victor Muller (1).

Les qualités qui distinguaient l'écrivain se retrouvaient dans le professeur. Fonssagrives n'avait rien du tribun et ne cherchait ses effets ni dans la véhémence du débit ni dans la prodigalité des gestes. Il pensait, avec raison, que l'enseignement scientifique ne comporte pas de pareils artifices, que son langage grave et sévère est fait pour instruire et pour convaincre, non pour divertir ou pour passionner.

Lorsqu'on voyait se dresser dans sa chaire cet homme de petite taille, au visage doux et mélancolique, aux traits réguliers et austères, la tête un peu penchée en avant, comme sous le poids des pensées, on sentait naître en soi la confiance et le respect. Sa voix grave et bien timbrée prenait bientôt une ampleur qui la rendait distincte, malgré son peu de volume. L'art avec lequel il enchaînait ses périodes, les trésors d'érudition et de sagesse qu'il prodiguait dans ses leçons, leur donnaient un charme puissant, parce qu'on y sentait une conviction profonde jointe à un amour passionné du bien. « L'écrivain et le professeur sont « des apôtres, écrivait-il peu de temps avant sa mort, un livre « apporte ou enlève toujours quelque chose. Parvenu au terme « d'une longue carrière, je puis me rendre le témoignage conso- « lant que je n'ai jamais écrit une ligne qui n'ait eu pour but de « m'améliorer ou d'améliorer les autres. »

L'enseignement officiel ne suffisait pas au besoin d'expansion dont il était animé. Passionné pour la vulgarisation de l'hygiène,

(1) *Le Fabuliste de la famille*, ou choix de fables destinées à l'éducation, et groupées par séries autour de l'idée morale qu'elles renferment, recueil destiné aux mères et aux instituteurs. Paris, 1867, 1 vol. in-12.

il allait porter la bonne parole dans les grandes villes du midi de la France où il espérait la voir fructifier. Lyon, Toulouse, Nîmes, Perpignan, se souviennent encore des brillantes conférences qu'il y a faites.

Fonssagrives avait, ai-je dit, l'amour désintéressé de sa profession. Il aimait à traiter des malades. Comme praticien, il a laissé les meilleurs souvenirs à Brest, à Cherbourg, à Montpellier et surtout dans le Morbihan, où il avait, en dernier lieu, fixé ses pénates. Affranchi de toute obligation officielle, il avait pu se livrer alors, avec une ardeur nouvelle, à son goût pour l'exercice de la médecine.

Appelé dans les villes voisines par la confiance de ses confrères, il entretenait avec eux des relations affectueuses qui lui donnaient encore l'illusion de l'enseignement. Il n'avait pas besoin de se déplacer pour satisfaire le penchant qui l'avait toujours entraîné vers les pauvres. A deux pas de son manoir, s'élevait le village le plus pauvre, le plus délabré de tous ceux du Morbihan. Il s'était fait le médecin de cette localité déshéritée. Il en était également le pharmacien, car il était obligé de porter à la fois le conseil, le remède, et parfois même l'aliment. Je le vois encore plongeant dans les lits clos, pour examiner, dans une obscurité fétide, des malheureux d'une malpropreté repoussante, dont il ne comprenait pas la langue et qui n'avaient pas l'air de savoir ce qu'il leur voulait.

Pauvre ami, il se livrait à cette pratique décourageante avec une conscience, un soin qui me faisaient parfois sourire, mais qui puisaient leur source dans un ordre d'idées tellement élevé qu'il imposait l'admiration.

Ce sentiment a dominé son existence tout entière et personne n'a plus rigoureusement conformé ses actes à ses principes. Je n'ai jamais rencontré, dans le cours de ma longue carrière, un homme aussi remarquable par les qualités du cœur. Nous étions amis depuis trente-cinq ans, lorsque la mort me l'a ravi, et je n'ai pu me consoler de sa perte.

Cette amitié, toutefois, n'a pas égaré mon jugement dans l'éloge que je viens de prononcer, et, si je n'y ai pas fait la part plus large à la critique, c'est qu'il m'a toujours déplu de chercher les petits côtés dans les grands caractères. On peut, sans doute, trouver des imperfections dans les écrits de Fonssagrives. Une œuvre d'aussi longue haleine n'est jamais irréprochable. On peut découvrir, dans certains d'entre eux, quelques longueurs et

quelques redites ; on peut ne pas partager ses opinions scientifiques; mais si l'écrivain peut se discuter, l'homme privé fut absolument impeccable. C'est un diamant dans lequel je n'ai jamais découvert un défaut. Il n'a connu d'autre amour que celui de son pays, de ses semblables, de sa femme et de ses enfants. Il n'a jamais cherché le bonheur en dehors du cercle de la famille.

Heureux de se voir revivre dans ses fils, il avait fait de leur éducation son principal objectif, et cette préoccupation perce dans tous ses écrits. Ses efforts n'ont pas été inutiles; il a pu jouir du succès de son œuvre; ses quatre enfants sont dignes de lui, et suivent, dans des voies différentes, les traditions que le père a fondées.

A une époque où l'amour de la famille s'affaiblit, où les grands devoirs qu'elle impose, lorsqu'elle va s'élargissant, paraissent trop lourds au plus grand nombre, où l'esprit de sacrifice dépasse la mesure de bien des courages, on éprouve un véritable bonheur à reposer ses yeux sur la figure d'un homme de bien qui n'a jamais songé qu'aux autres et qui trouvait son cœur assez large pour que tous les dévouements pussent y tenir à la fois. J'ai bien souvent envié cette puissance d'abnégation, cette sûreté de principes qui ne laissent jamais le champ libre à l'indécision, qui ne permettent pas la lutte entre les penchants et les devoirs.

Ces mâles vertus l'ont soutenu jusqu'à sa dernière heure, et quand la mort est venue le saisir à l'improviste, elle l'a trouvé prêt à la suivre. Il n'a connu ni les déchéances, ni les infirmités de la vieillesse. L'âge avait respecté cette grande intelligence et ce corps débile. Sa santé s'était raffermie avec la vie des champs; il semblait encore avoir de longs jours à vivre, lorsque le choléra est venu le chercher au fond de sa solitude. Il régnait épidémiquement dans le midi de la France depuis le mois de juin et il en était survenu quelques cas en Bretagne. On en avait signalé deux dans la ville de Lorient, lorsqu'il y fut appelé en consultation. Il était déjà souffrant lorsqu'il fit ce petit voyage; je ne sais s'il eut l'occasion de voir les malades dont je viens de parler; mais deux jours après, dans la nuit du 22 novembre 1884, il fut atteint par le fléau et succomba après vingt-quatre heures de cruelles souffrances, en conservant le plein exercice de ses facultés, tout le calme, toute la liberté de son esprit. C'est dans cet état qu'il a rempli ses devoirs religieux et qu'il s'est éteint dans les bras désespérés de sa femme et de ses enfants, avec la sérénité d'un juste et la foi d'un chrétien.

Cette piété ardente et éclairée était un héritage de ses ancêtres qu'il a fidèlement transmis à ses enfants. Elle a dirigé tous les actes de sa vie, comme elle l'a soutenu dans la mort.

Heureux les hommes qui vont devant eux, guidés par un phare qui ne s'obscurcit jamais. Ils ne connaissent ni les compromis, ni les défaillances, ni les amers regrets que laisse le souvenir des mauvaises actions et qui peuplent de sombres fantômes les insomnies de la vieillesse. Heureux ceux qui, comme Fonssagrives, s'endorment, leur tâche terminée, dans les bras de ceux qu'ils ont aimés, avec la conviction profonde qu'ils ne les quittent pas pour toujours.

TRAVAUX

du Professeur Fonssagrives

1852

Histoire médicale de la frégate à vapeur *l'Eldorado*. Station des côtes occidentales d'Afrique (1850-1851). *Thèse* de doctorat. Paris, in-4.

Mémoire pour servir à l'histoire de la colique nerveuse endémique des pays chauds (colique sèche, colique végétale, barbier, colique de Madrid, névralgie du grand sympathique, etc.) (*Arch. génér. de méd.*, 4e série, XXIX, p. 125 et 299; XXX, 160).

1854

Expériences sur les propriétés vésicantes des *Mylabris* pustulata et punctata de Pondichéry (*Revue coloniale*, XVII, p. 165).

1856

Mémoire sur la névralgie générale et notamment sur celle d'origine paludéenne (*Arch. gén. de méd.*, 5e série, t. VII, p. 277).

Traité d'hygiène navale, ou de l'influence des conditions physiques et morales dans lesquelles l'homme de mer est appelé à vivre, et des moyens de conserver sa santé. (Ouvrage couronné par l'Institut et adopté par S. E. le Ministre de la marine et des colonies, pour les bibliothèques des navires et des ports.) 1 vol. in-8; 2e édition, 1877.

1857

De la constitution du groupe des stupéfiants diffusibles et de la nécessité d'y faire entrer toutes les substances dites antispasmodiques (*Arch. gén. de méd.*, 5e série, IX, p. 399, 556 et 691).

Bons effets de l'anesthésie faradique dans les opérations (*Bullet. de l'Acad. de méd.*, XXIII, p. 238).

Note sur le tetrodon toxicophore du cap de Bonne-Espérance (*Bullet. de l'Acad. de méd.*, XXIII, p. 1059).

De la nature et du traitement de la colique nerveuse des pays chauds (*Gaz. hebdom. de méd.*, p. 548, 573 et 605).

Du râle caverneux dans la pneumonie du sommet, en l'absence de toute cavité pulmonaire (*Union méd.*, p. 3).

Ingestion volontaire de 30 grammes d'ammoniaque caustique; sialorrhée excessivement abondante; emploi avantageux du chlorate de potasse (*Union méd.*, p. 49; — *Gaz. des Hôpit.*, p. 132, 528).

Hydrophobie spontanée ou rabiforme, terminée par un délire hypémaniaque et guérie par l'opium à hautes doses (*Union méd.*, p. 97).

Lettre à M. Am. Latour relativement à l'influence des climats chauds et de l'atmosphère maritime sur la marche de la phtisie pulmonaire (*Union méd.*, p. 137).

De quelques terminaisons rares de la phtisie; mort subite par apoplexie dans une caverne pulmonaire; pas d'hémophysie concomitante (*Union méd.*, p. 235).

Le Caïl-cedra (*Union méd.*, p. 308 et 316).

Discours prononcé au banquet de l'*Union médicale* (*Union méd.*, p. 28).

Apoplexie cavitaire et capillaire des poumons chez un tuberculeux adulte. Mort d'hémoptysie foudroyante. Tubercules du foie, de la cholécyste et de la rate (*Union méd.*, p. 405).

Cancer encéphaloïde de l'estomac, étendu par contiguïté à la face plane du foie; ictère et hydropisie de la vésicule par compression du canal cystique (*Union méd.*, p. 468).

Observation curieuse de colique nerveuse endémique des pays chauds enrayée par le sulfate de quinine à hautes doses. Analogie de nature entre cette affection et les autres fièvres larvées ou névralgies paludéennes (*Union méd.*, p. 605).

1858

Considérations pratiques sur l'action déplétive ou mécanique des émissions sanguines (*Bullet. de thér.*, LV, p. 5).

Anesthésie faradique (*Gaz. des hôp.*, p. 148, 589).

Une visite médicale et hygiénique à la Trappe de N.-D. de Grâce de Briquebec (Manche) (*Union méd.*, p. 257 et 261).

Un cas de fièvre intermittente pernicieuse syncopale de Torti. Considérations sur le diagnostic de cette affection (*Union méd.*, p. 413).

Les chargements de sel, soit comme lest, soit comme cargaison, sont-ils préjudiciables à la santé des équipages ? (*Union méd.*, p. 539.)

1859

Nouvelle observation d'empoisonnement par l'eau sédative (*Union méd.*, p. 569).

Note sur un cas de gynécomastie (*Bullet. de l'Acad. de méd.*, t. XXIV, p. 40).

Description d'un cas d'ectromélie hémimélique complète (*Comptes rendus de l'Acad. des sciences*).

Mémoire sur l'insalubrité des chargements de sel à bord des navires (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XI, p. 87).

Recherches historiques sur l'épidémie de typhus qui, en 1760, ravagea l'escadre de Dubois de la Mothe et de la ville de Brest (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XII, p. 241).

Description d'un monstre humain sycéphalien synote (*Arch. gén. de méd.*, t. XIII, p. 677).

Étude médico-littéraire sur le poème du quinquina de La Fontaine (*Bull. de thérap.*, t. LVI, p. 298 et 395).

Note sur les propriétés hypnotiques du chloroforme (*Bull. de thér.*, t. LVI, p. 401).

Sur les propriétés ostéoplastiques de la dure-mère et sur les ostéophytes cérébrales (*Comptes rendus de l'Acad. des sciences*, t. XLIX, p. 338).

Mémoire sur l'influence curative des changements d'air et des voyages (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 36, 67, 100, 116).

Note sur un cas d'angine de poitrine suivi d'autopsie (*Gaz. méd.*. p. 289).

Anesthésie et faradisation (*Rev. méd.*, t. I, p. 95).

De l'exercice et de la pratique de la médecine indigène dans l'Hindoustan (*Union méd.*, t. I, p. 145, 209).

1860

Note sur l'organoscope photo-électrique, ou de l'emploi de la lumière d'induction pour l'éclairage des cavités organiques (*Comptes rend. de l'Acad. des sciences*, 29 août).

De l'efficacité des larges saignées dans les épanchements séreux survenus brusquement (*Bullet. de thér.*, t. LVIII).

De la généralisation de l'emploi de la potion rasorienne dans les maladies aiguës de l'appareil respiratoire (*Bullet. de thér.*, t. LVIII, p. 145).

De l'emploi du chloroforme en inhalation comme moyen de prévenir l'ankylose des genoux dans un cas de contraction hystérique des membres inférieurs ayant duré près de deux ans (*Bull. de thér.*, t. LVIII, p. 362).

Note sur l'emploi de la seringue Charrière-Pravaz pour pratiquer les instillations d'éther sulfurique dans le traitement de la surdité nerveuse (*Bull. de thér.*, t. LVIII, p. 462).

Du traitement de la phtisie pulmonaire à marche fébrile par le tartre stibié à doses rasoriennes longtemps continuées (*Bull. de thér.*, t. LIX, p. 5, 49).

Des conditions propres à assurer les bons effets du tartre stibié dans les phtisies pulmonaires à forme fébrile (*Bull. de thér.*, t. LIX, p. 561).

Lettres sur la chromhidrose (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 327).

Fièvre iodique déterminée par une injection de teinture d'iode dans la tunique vaginale (*Union méd.*, t. VI, p. 499).

1861

Mémoire sur l'engorgement des ganglions bronchiques chez l'adulte, considéré comme cause d'asphyxie et sur la possibilité de diagnostiquer cette affection (*Soc. méd. des hôp.*).

Du rôle que joue l'élément inflammatoire dans le développement et la marche de la phtisie (*Bull. de l'Acad. de méd.*, t. XXVII, p. 373).

Note sur le remplacement de l'huile de foie de morue par la crème de lait, dans le cas de répugnance invincible pour le premier de ces médicaments (*Bull. de thér.*, t. LXI, p. 145).

Du septicisme en thérapeutique, de ses causes, de ses conséquences et des remèdes qu'il convient de lui opposer (*Bull. de thér.*, t. LXI, p. 193, 241).

Du rôle du calomel dans la médecine anglaise (*Bull. de thér.*, t. LXI, p. 481).

Hygiène alimentaire des malades, des convalescents et des valétudinaires, ou du régime envisagé comme moyen thérapeutique, 1 vol. in-8; 2e édit., 1867; 3e édit., 1881.

Un cas de suicide par la nicotine; recherche du poison; observation (*Ann, d'hyg. publ.*, 2e série, t. XV, p. 404. En collab. avec M. Besnou).

Essai sur la caractérisation nosologique de la maladie connue vulgairement dans l'Inde sous le nom de Beriberi (*Arch. gén. de méd.*, 5e série, t. XVIII, p. 257. En collab. avec M. Le Roy de Méricourt).

Recherches sur les poissons toxicophores exotiques des pays chauds (*Extr. des Ann. d'hyg. publ.*, 2e série, t. XVI, p, 326. En collab. avec M. Le Roy de Méricourt).

1862

De l'ensilage des blés et de l'avenir de cette méthode de conservation des substances alimentaires (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XVIII, p. 280).

1863

De l'excision des gencives comme moyen de remédier aux accidents de la première dentition et en particulier aux accidents convulsifs (*Bull. de thér.*, t. LXV, p. 443).

1864

De la valeur hygiénique du zinc, employé pour la confection ou le revêtement des récipients destinés à contenir de l'eau potable, et en particulier des caisses en tôle en usage dans la marine (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XXI, p. 64).

Du mal de cœur ou mal d'estomac des nègres (*Arch. de méd. nav.*, t. I, p. 362).

Discours d'adieu à l'École de Brest (*Arch. de méd. nav.*, t. II, p. 165).

De quelques coutumes des indigènes du Vieux-Calabar, relativement à la grossesse et à la parturition (*Arch. de méd. nav.*, t. II, p. 361).

Le typhlographe Passart (*Bull. de thér.*, t. LXVII, p. 92).

Rapport sur les cas d'asphyxie par l'air confiné des chaudières, observés à bord du *Bisson* (*Rev. marit. et colon.*, t. X, p. 317).

1865

Du méphitisme par l'air confiné des chaudières des bateaux à vapeur (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XIV, p. 193).

Alimentation (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. III, p. 1888).

Aliment (*Ibid.*, p. 245).

Aloès (thérapeutique) (*Ibid.*, p. 369).

Ammoniaque (gomme; thérapeutique) (*Ibid.*, p. 718).

Santé et hygiène. Discours d'ouverture du cours d'hygiène de la Faculté de médecine de Montpellier, prononcé le 25 avril 1865 (*Montpellier méd.*, t. XIV, p. 427).

Des éléments thérapeutiques d'un climat au point de vue de la phtisie (*Bull. de thér.*, t. XLIX, p. 337).

Du rôle que joue la congestion pulmonaire dans l'évolution de la phtisie et des indications thérapeutiques qui en découlent (*Montpellier méd.*, t. XIV, p. 193).

Plan du cours d'hygiène fait à la Faculté de Montpellier (semestre 1865-1866). Hygiène privée dans ses rapports avec les âges, les prédispositions morbides et les diverses formes de l'état valétudinaire (*Montpellier méd.*, t. XV, p. 87).

De la prophylaxie de l'hérédité tuberculeuse (*Union méd.*, t. XXVIII, p. 276).

Maladie et hygiène. Discours prononcé à l'ouverture du cours d'hygiène de la Faculté de Montpellier, le 20 novembre 1865 (*Montpellier méd.*, t. XV, p. 501).

1866

Considérations pratiques sur la pneumatose gastro-intestinale et sur son traitement (*Bull. de thér.*, t. LXX, p. 289).

Discours prononcé à la solennité du 15 février 1866 à la Faculté de médecine de Montpellier (*Montpellier méd.*, t. XVI, p. 262).

Des obstacles que rencontre l'hygiène dans l'application. Discours d'ouverture du cours d'hygiène (semestre 1866-1867) fait à la Faculté de médecine de Montpellier (*Montpellier méd.*, t. XVII, p. 548).

Thérapeutique de la phtisie pulmonaire basée sur les indications ou l'art de prolonger la vie des phtisiques par les ressources combinées de l'hygiène et de la matière médicale, 1 vol. in-8; 2e édit., 1880.

Entretiens familiers sur l'hygiène, 1 vol. in-12; 2e édit., 1868; 3e édit., 1870.

Anacycle (pharmacologie et thérapeutique) (*Dict. encyclop. des sc. méd.*, 1re série, t. IV, p. 55).

Analeptique (*Ibid.*, p. 60, 64).

Anamirte (mat. méd. toxicol. et thérapeutique) (*Ibid.*, p. 95).

Anaphrodisie, anaphrodisiaques (pathol. et thérapeutique) (*Ibid.*, p. 102).

Anémone (thérapeutique et toxicologie) (*Ibid.*, p. 414).

1867

Les aliments discutés (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 113, 161 et 193).

Le vin chez les anciens, étude d'hygiène archéologique (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 385 et 433).

Revue trimestrielle de thérapeutique (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 257, 418, 626 et 769).

Revue trimestrielle d'hygiène (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 305, 497 et 693).

De la régénération physique de l'espèce humaine par l'hygiène de la

famille, et en particulier du rôle de la mère dans l'éducation physique des enfants (Conférence faite à Montpellier le 23 février 1867, 1 vol. in-8).

Le Fabuliste de la famille, ou choix de fables destinées à l'éducation et groupées par séries autour de l'idée morale qu'elles renferment. Recueil destiné aux mères et aux instituteurs, 1 vol. in-12. Ouvrage signé : V. Müller.

Angusture (Pharmacol. thérap. et toxicol.) (*Dict. encyclop. des sc. méd.*, 1re série, t. V, p. 128).

Antispasmodiques (*Ibid.*, p. 409).

Apéritifs (*Ibid.*, p. 599).

Aphrodisie et aphrodisiaques (*Ibid.*, p. 652).

Appétit (*Ibid.*, p. 744).

Aptitudes ou immunités pathologiques (*Ibid.*, p. 747).

Arnica (pharmacol. et thérap.) (*Ibid.*, t. VI, p. 155).

Aromates-aromatiques (*Ibid.*, 162).

Artichaut (bromatol. et thérap.) (*Ibid.*, p. 361).

Arum (bromatol. et thérap.) (*Ibid.*, p. 415).

Asa fœtida (mat. méd. pharmacol. et toxicol.) (*Ibid.*, p. 422).

Assuétude (bromatol.) (*Ibid.*, p. 700).

Aubergine (bromatol.) (*Ibid.*, t. VIII, p. 235).

1868

De la cachexie aqueuse du mouton au point de vue de l'hygiène publique (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XXXIX, p. 299).

La maison chez les anciens. Étude d'hygiène archéologique (*Ann. d'hyg. publ.*, t. XXXIX, p. 400).

Projet de comité de phtisiologie (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 105).

Du rôle des mères dans les maladies des enfants ou ce qu'elles doivent savoir pour seconder le médecin, 1 vol. in-12; 5e édition, 1882.

Revue trimestrielle de thérapeutique (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 81, 209, 353, 513, 657).

Revue trimestrielle d'hygiène (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 17).

Bananier (bromatol.) *Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. VIII, p. 317).

Baryum (thérap.) (*Ibid.*, t. VIII, p. 394).

Benjoin (thérap.) (*Ibid.*, t. IX, p. 79).

Benzine (thérap. et toxicol.) (*Ibid.*, p. 94).

Benzoates (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 96).

Bette (bromatol. et thér.) (*Ibid.*, p. 210).

Biscuits (bromatol. pharm., hyg. nav. et hyg. mil.) (*Ibid.*, p. 508).

Bismuth (thérap. et toxicol.) (*Ibid.*, p. 524).

Laitue (bromat. thérap. et pharmacol.) (*Ibid.*, 2e série, t. I, p. 177).

1869

Revue trimestrielle de thérapeutique (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 1, 129, 305, 449, 593, 705, 770).

Revue trimestrielle d'hygiène (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 641).

Éducation physique des jeunes filles ou avis aux mères sur l'art de diriger leur santé et leur développement, 1 vol. in-12; 2e édit., 1881.

Livret maternel pour prendre des notes sur la santé des enfants (Sexe féminin et sexe masculin), 1 vol. in-12.

Notice biographique sur F.-A. Jaumes, professeur de pathologie et de thérapeutique générales à la Faculté de médecine de Montpellier (En tête du *Traité de pathologie générale* de cet auteur).

Brome (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. X, p. 661).

Laudanum (empl. méd.) (*Ibid.*, 2e série, t. II, p. 19).

Laurier (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 30).

Lenitif (électuaire). Lénitifs (médicaments) (*Ibid.*, 2e série, t. II, p. 153).

Limonades (hygiène thérap.) (*Ibid.*, p. 585).

Lit (*Ibid.*, p. 663).

1870

L'éducation physique des garçons, ou avis aux familles et aux instituteurs sur l'art de diriger leur santé et leur développement, 1 vol. in-12.

Du rôle de l'élément inflammatoire dans la production et l'évolution des tubercules pulmonaires et des indications thérapeutiques spéciales qui en découlent (*Bullet. de l'Acad. de méd.*, t. XXXV, p. 827).

Traité clinique des maladies de poitrine de Walter H. Walshe, traduit sur la troisième édition et annoté, 1 vol. in-8.

Revue trimestrielle de thérapeutique (*Gaz. hebd de méd.*, p. 21, 145, 289 et 451).

Revue trimestrielle d'hygiène (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 81, 225, 370).

Bryone (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. XI, p. 230).

Cacao (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 359).

Café (hyg. pharm., thérap., établissements) (*Ibid.*, p. 488).

Caïl-Cedra (*Ibid.*, p. 558).

Calomel (*Ibid.*, p. 714).

Magnésie (*Ibid.*, 2e série, t. III, p. 691).

1871

Lettre à M. le professeur Duplouy sur l'aspiration sous-cutanée appliquée à la pneumatose instestinale et à la hernie étranglée (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 451).

Comment doit-on faire vacciner et revacciner (*Montpellier méd.*, t. XXVI, p. 73).

La vaccine devant les familles : Faut-il faire vacciner ses enfants ? Faut-il se faire revacciner ? Comment doit-on se faire vacciner et revacciner ? 1 vol. in-18. (Cet ouvrage a été traduit en italien par Ben-Carenzi.)

Note relative à l'emploi de la ponction dans les pneumatoses en général et dans les pneumatoses gastro-intestinales en particulier (*Bull. de l'Acad. de méd.*, t. XXXVI, p. 485).

Micrographie appliquée sur l'*oïdium aurantiacum* (*Comptes rend. de l'Acad. des sciences*, t. LXXIII, p. 781).

Capillaires (empl. méd.) (*Dictionn. encyclop. des sciences méd.*, 1re série, t. XII, p. 259).

Caprier (bromatol. thérap.) (*Ibid.*, p. 285).

Cardamomes (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 419).

Cardon (*Ibid.*, p. 472).

Carminative (médication) (*Ibid.*, p. 598).

Carotte (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 679).

Caroubes (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 681).

Carrageen (*Ibid.*, p. 688). En collaboration avec M. Gobley.

Carvi (mat. méd.) (*Ibid.*, p. 741).

Cascarille (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 758).

Manic (empl. méd.) (*Ibid.*, 2e série, t. IV, p. 563).

1872

Marjolaine (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 2e série, t. V. p. 121).

Matico (empl. méd. (*Ibid.*, p. 211).

Maturatif (*Ibid.*, p. 232).
Mauve (*Ibid.*, p. 241).

1873

Casse (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. XIII, p. 9).
Castoreum (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 31).
Céleri (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 556).
Cerfeuil (empl. méd.) (*Ibid.*, t. XIV, p. 145)
Cerises (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 150).
Cerneau (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 152).
Médicament (*Ibid.*, 2e série, t. VI, p. 240).
Mercure (thérap.) (*Ibid.*, t. VII, p. 48).

1874

Hygiène et assainissement des villes, 1 vol. in-8.
Chocolat (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. XVI, p. 724).

1875

Principes de thérapeutique générale ou le médicament étudié aux points de vue physiologique, posologique et clinique, 1 vol. in-8.

Dictionnaire de la santé ou répertoire d'hygiène pratique à l'usage des familles et des écoles, 1 vol. in-8.

Morphine (thérap.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 2e série, t. IX, p. 493).

1876

Climat (*Ibid.*, 1re série, t. XVIII, p. 13).
Codéine (thérap.) *Ibid.*, p. 256).
Narcéine (thérap.) (*Ibid.*, 2e série, t. XI, p. 413).
Narcotine (thérap.) (*Ibid.*, p. 423).
Navale (hygiène) (*Ibid.*, p. 713).

1878

Traité de thérapeutique appliquée, basé sur les indications, suivi d'un précis de thérapeutique et de posologie infantiles et de notions de pharmacologie usuelle, sur les médicaments signalés dans le cours de l'ouvrage, 2 vol. in-8 ; 2e série, 1882, augmenté d'un appendice résumant les progrès récents de thérapeutique.

Fève de S. Ignace (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 4e série, t. II, p. 15).
Fève Pichurim (*Ibid.*, p. 17).
Fève Tonka (*Ibid.*, p. 17).
Fiel de bœuf (*Ibid.*, p. 91).
Safran (empl. méd.) (*Ibid.*, 3e série, t. VI, p. 101).
Salicine (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 272).

1879

Sur l'emploi des vésicatoires. Note. (*Bullet. gén. de thérap.*, t. XCVII, p. 367).
Fougère (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 4e série, t. III, p. 732).
Sassafras (empl. méd.) (*Ibid.*, 3e série, t. VII, p. 61).
Saule (empl. méd.) (*Ibid.*), p. 83).
Scabieuse (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 188).

1880

Cubèbe (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. XXIV, p 83).
Cuivre (thérap. et toxic.) (*Ibid.*, p. 311).

Scrofulaire (empl. méd.) (*Ibid.*, 3e série, p. 287).

Sédatifs (*Ibid.*, p. 465).

Frêne (empl. méd.) (*Ibid.*, 4e série, t. VI, p. 48).

1881

Étude sur le stimulisme et le controstimulisme (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 245, 261, 293).

Gentiane (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 4e série, t. VII, p. 709).

Opium (empl. méd. et toxicol.) (*Ibid.*, 2e série, t. XVI, p. 146).

Or (thérap., pharm. et toxicol.) (*Ibid.*, p. 482).

Sialagogue (médication) (*Ibid.*, t. IX, p. 511).

Soude (thérap.) *Ibid.*, 3e série, t. X, p. 516).

1882

Formulaire thérapeutique à l'usage des praticiens, contenant les notions et les formules relatives à l'emploi des médicaments, de l'électricité, des eaux minérales, de l'hydrothérapie, des climats et du régime, 1 vol. in-16.

Leçon d'hygiène infantile, 1 vol. in-8.

Origan (empl. méd.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 2e série, t. XVII, p. 546).

1883

La douleur provoquée comme moyen de traitement dans l'empoisonnement par l'opium et la belladone (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 45, 744).

Stimulants et controstimulants (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 3e série, t. XII, p. 100.

Stimulisme et controstimulisme (*Ibid.*, p. 119).

Stupéfiants (*Ibid.*, p. 453).

Sublimé (pharmacogr. act. physiol., empl. thérap. et posol.) (*Ibid.*, p. 480).

Succin (empl. méd.) (*Ibid.*, p. 601).

1884

Deux homœopathes sans le savoir (*Gaz. hebd. de méd.*, p. 715).

Digitale (empl. méd. et toxicol.) (*Dict. encycl. des sc. méd.*, 1re série, t. XXIX, p. 412).

Digitaline (thérap. et toxicol.) (*Ibid.*, p. 439).

Digitonéine (*Ibid.*, p. 448).

Digitorétine (*Ibid.*, p. 449).

Papavérine (empl. méd.) (*Ibid.*, 2e série, t. XX, p. 437).

Sulfures alcalins (thérap. et toxicol.) (*Ibid.*, 3e série, t. XIII, p. 402).

Sulfurique (acide) empl. médic. et toxicol. (*Ibid.*, p. 411).

EN PRÉPARATION :

Traité de matière médicale, comprenant l'étude naturelle, pharmacologique, physiologique et posologique des médicaments. Ouvrage servant de complément au *Traité de thérapeutique appliquée*.

Traité clinique de pathologie interne, comprenant la nosologie descriptive, le diagnostic et le traitement des maladies.

Observation. — Cette liste a été rédigée à l'aide de cllee donnée par M. le professeur J. Grasset, à la suite de sa *Notice sur Fonssagrives* (Montpellier, 1885, in-8o).

1854. — Paris. Typographie Gaston Née, rue Cassette, 1.